

qu'aux renommées productions du plein XVI siècle.

Maintenant, la section des verres de Venise irrises, aériens ; bulles de savon décomposant le prisme d'aspect irréel et suggestif. Encore des faiènces persanes : le plat sur fond bleu, de Damas, la tasse de la Mariée. Et cette autre collection qui raconte de sa genèse à son complet épanouissement, l'ascendance de nos vieux émaux dont certains secrets se sont perdus : *émaux de Linoges*, faiènces de St-Porchaire, terre d'Oiron où resplendit le chandelier de Henri II, seul type qui soit au monde et que racheta Eugène Dutuit pour la modeste somme de 91 mille francs !

Insignes encore les ivoires taillés, percés, fouillés, découpés en dentelles : une statuette de comédien en ivoire polychromé, des figurines de Tanagra, la Cisle Crenestienne, etc...

Plus remarquable encore peut-être, le médaillier, le seul existant complet, véritable histoire représentative et chronologique de l'art monétaire.

Dans le groupement des bronzes anciens s'offrant en vedette : le *Mercur*e découvert aux environs d'Annecy, et l'Apollon, deux gloires qui ne peuvent s'estimer assez haut.

Enfin les livres, et parmi eux, pour nous chrétiens, en un ravissement de l'âme, du cœur et des yeux, la série des missels enluminés par la piété naïve, touchante, suave et forte des solitaires d'autrefois, ou contenant des gravures exquises.

Un missel du XIV siècle égale en richesse, en ingénuité de conception les plus célèbres des missels italiens : le livre du sacre de Louis XVI que posséda Marie Antoinette.

Voisinant : des livres profanes dont les reliures hypnotisent ; le *poème d'Adonis* offert par Lafontaine à Nicolas Fouquet, relié aux armes du trop célèbre surintendant.

Le manuscrit du "grand Alexandre" édition unique du XV siècle, que M. Eugène Dutuit paya cent cinquante mille francs !

Il faudrait un volume pour mentionner seulement les numéros successifs de cette collection et donner leur historique.

Or à admirer, le temps vous trahit. Ces notes ne sauraient être que des traits.

En quittant le hall Dutuit, on retombe infailliblement dans le musée des artistes de la ville. Et comme aux portes d'entrée on avait admiré les œuvres de Frémiet : son St-Georges écrasant le dragon, en bronze doré, puissant et calme dans son action vengeresse, son Duguesclin vigoureux, fier, noble et rusé, à la sortie on s'arrête invinciblement à un portrait de fillette, de beauté étrange et mélancolique, signé Anna Jean ; à un 14 juillet de montement saisissant et de souffles superbe, signé Roll.

Puis on se repose religieusement en face d'une toile délicieuse : une église de village éclairée d'un chaud soleil naissant, du maître Darien. Non loin, un Fantin-Latour, flou et charmeur, trois *Vues de Paris* animées et vivantes, de Guillemet, s'opposant à un *Crépuscule de Normandie*, paisible et rêveur, de M. Paul Sain.

Au total, cette exhibition qui est depuis son ouverture la joie de Paris, restera l'un des points souverainement estimés de notre cité.

SUZANNE DE MARGUERON.

Antoine Gérin-Lajoie

[Nous reproduisons avec empressement cette page de l'*Enseignement Primaire*, qui rend un hommage mérité au patriote écrivain, qui fut encore le chef d'une de nos familles canadiennes-françaises les plus honorables du pays. — Note de la rédaction.]

GÉRIN-LAJOIE appartient à la phalange des hommes de lettres qui, de 1845 à 1867, créèrent la littérature canadienne-française.

Il est l'auteur de *Jean Rivard*, un charmant roman de mœurs canadiennes, où la religion, la bonne éducation, la gaieté, l'amour du sol, la fierté de la race encadrent une naïve idylle, celle de Jean Rivard et de Louise Routhier.

Dans sa jeunesse, Gérin-Lajoie composa le célèbre chant national *Un Canadien errant*, que l'on entend sur tous les points de l'Amérique du Nord où vit une famille canadienne-française. Il rédigea *La Minerve* de 1845 à 1852. A cette époque, il fut nommé sous-bibliothécaire au parlement d'Ottawa. Plus tard, il rédigea un *Caté-*

chisme politique. Il fut aussi un des fondateurs des *Soirées canadiennes* et du *Foyer canadien*. Il mourut en 1882, à l'âge de 58 ans. Longtemps après sa mort, on a publié son ouvrage le plus considérable : *Dix ans au Canada*, de 1840 à 1850. C'est une œuvre historique de grande valeur.

A l'époque de l'Union des deux Canada, 1840, Gérin-Lajoie avait 16 ans. L'élément canadien-français entretenait alors des craintes sérieuses sur son avenir. Lafontaine, Viger, Taché, Morin et Parent parvinrent à se faire élire au nouveau Parlement. Les deux derniers furent les initiateurs du mouvement littéraire et patriotique qui s'étendit de 1840 à 1867. En 1845, F.-X. Garneau publiait le premier volume de son *Histoire du Canada*, et un peu plus tard, l'abbé Ferland commençait son *Cours d'Histoire du Canada*, qui, à un grand mérite littéraire joint les vraies qualités du genre historique.

Fréchette, Fiset et Lemay recueillaient leurs premiers lauriers ; de Gaspé, de Boucherville, Bourassa, et un peu plus tard Gérin-Lajoie, mettaient une dernière main à leurs romans canadiens. MM. Faillon, Tanguay, La-verdière, Bibaud et plusieurs autres, évoquaient un passé encore peu éloigné, mais presque oublié.

Ce fut la grande époque. De ce jour, les descendants des fondateurs du Canada s'appelleront Canadiens-français, car les colons anglais, à partir de l'Union, prennent le titre de Canadiens. Ce courant patriotique était raisonné. Lafontaine, comme chef politique, en avait la haute direction. Nos deux historiens le suivirent, et les journalistes du temps, ayant à leur tête Étienne Parent, firent vibrer de toute la force de leur talent la corde nationale. Les évêques, dans leurs mandements, recommandaient la colonisation des immenses forêts du Bas-Canada et encourageaient l'instruction populaire.

Les chefs politiques, les écrivains, l'épiscopat, le clergé et le peuple, tous se donnèrent la main, et résolurent de triompher des embûches que la nouvelle constitution dressait sur leur chemin.

Une cause aussi belle et une union aussi parfaite étaient bien propres à